

CAROLINE LAMARCHE

**DANS LA MAISON
UN GRAND CERF**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'OURS, 2000.

LETTRES DU PAYS FROID, 2003.

CARNETS D'UNE SOUMISE DE PROVINCE, 2004 (Folio n° 4223).

KARL ET LOLA, 2007.

LA CHIENNE DE NAHA, 2012.

LA MÉMOIRE DE L'AIR, 2014.

Aux Éditions de Minuit

LE JOUR DU CHIEN, 1996.

LA NUIT L'APRÈS-MIDI, 1998.

Chez d'autres éditeurs

J'AI CENT ANS, *Éditions Le Serpent à Plumes*, 1999.

LE RÊVE DE LA SECRÉTAIRE, *Éditions Esperluète*, 2001.

LA BARBIÈRE (avec les illustrations de Charlotte Mollet), *Les Impressions Nouvelles*, 2007.

LE PHOQUE (avec les illustrations de Goele Dewanckel), *Éditions du Rouergue*, 2008.

MIRA (avec une image de Stéphane Blanquet), *Les Impressions Nouvelles*, 2013.

ENFIN MORT, *Éditions Le Cormier*, 2014.

LE FESTIN DES MORTS (avec les illustrations d'Amélie William Levaux), *Éditions Tétràs Lyre*, 2014.

DANS LA MAISON UN GRAND CERF

CAROLINE LAMARCHE

DANS LA MAISON
UN GRAND CERF

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2017.*

*Cerf, cerf, ouvre-moi
Ou le chasseur me tuera.*

MACHAON

Ma mère parlait, mes frères et sœur, mes cousins, tantes ou oncles s'il y en avait parlaient. Je me taisais, le battement irrité de mon sang dans mes oreilles rendant plus confus le brouhaha général. Il me semble que mes oreilles sifflaient déjà, comme aujourd'hui, qu'elles ont toujours sifflé. Je sais pourtant qu'il n'en est rien puisque je dois ce sifflement, a conclu le spécialiste en l'absence de tout autre indice relatif à une surexposition au bruit, à un choc émotionnel, que je suis parvenue à dater d'un soir d'été avec M où la chaleur était forte et la rivière fraîche. Mais pour l'heure il s'agit d'un repas de famille.

À ma gauche – j'étais la fille aînée et ma place était à sa droite – mon père proférait, pour lui seul semblait-il, quelque chose, les yeux baissés sur un blanc de poulet ou une pomme de terre qu'il massacrait à gestes lents,

distracts, mon père racontait une histoire, interminable et murmurée, les yeux dans son assiette, indifférent à l'indifférence familiale, il avait l'habitude que l'on ne s'intéresse pas à ses digressions, qui prenaient la forme de méditations sur l'Histoire ou la généalogie ou le patrimoine monumental de notre région. Je l'écoutais vaguement, par politesse, ou désespoir, je l'écoutais n'ayant rien d'autre à écouter – c'était ma place, à sa droite – que la voix de mon père, cette onde discrète qui, sans interruption, rayait imperceptiblement la conversation générale, une voix marmonnée et tenace, tirant le fil d'une méditation sur l'Histoire, ou la généalogie ou le patrimoine monumental, un fil ténu, constamment mis à l'épreuve par l'envahissement familial, et qui eût pu se distendre, se briser à tout moment, mais qui, pourtant, se tissait comme celui de l'araignée, un fil sorti du ventre, ou peut-être du cœur, du poumon, j'ignore l'organisation interne de l'araignée, ce qui y remue et bat, mon inculture est aussi éclatante que l'érudition de mon père, qui connaissait la vie des araignées aussi bien que celle des princes-évêques de Liège, capable d'en poursuivre la chronique repas après repas, si fin, ce fil

unique, qu'il résiste même aux tempêtes, à la pluie, au givre qui le fait briller, chute de diamants, à l'aurore ou à l'aube, quelle différence, de degré seulement, peu de lumière est nécessaire à la goutte d'eau gelée, moins encore à mon réveil.

Je m'étais toujours levée avant tous, avant même mes cousins chasseurs, l'instant rare surgit du noir. Noir mon exil à la droite de mon père, à la voix si ténue qu'il fallait, dans une tension, que je mobilise mon ouïe pour la capter et dont l'absence de modulation, la simplicité de muraille faisaient obstacle au battement des rumeurs familiales, dont l'inanité sans cela m'eût fait disparaître, grignotée à mesure, flocon de neige sur une terre d'une tiédeur mortelle, givre errant ne trouvant aucun sol assez froid, assez nu pour figer ses cristaux qui, sans cela, se désintègrent, ainsi étais-je, neige sans repos, à tout instant menacée de disparition.

Étincelante pourtant était la voix de notre mère, et les plats d'argent étincelaient eux aussi, pleins de mets appétissants que nous détruisions à mesure, et j'avais mon avidité, moi aussi, et pourtant de repas en repas plus affamée d'autre chose.

Tandis que je me laissais couler dans le marmonnement de mon père, tentant, mais en vain, d'en suivre le fil, me raccrochant pourtant à ce murmure qui me sauvait de l'éclat des plats et des mets et des paroles et de tout ce qui, à la vérité, m'épuisait bien davantage que la voix de mon père (de sorte que je m'attachais, par devoir filial autant que par instinct de survie, au murmure paternel, me taisant par ailleurs, toujours me taisant), un jour, un 3 novembre, du même ton monocorde et secrètement, je le suppose, blessé – la blessure invisible de celui que personne n'écoute, qui a toujours trop d'idées ou des idées trop fines, négligées par l'entourage comme débris dans la bonde –, mon père proféra ces mots, dans la foulée du reste, ces mots qui n'auraient jamais dû être entendus de personne :

« Aujourd'hui la Saint-Hubert, demain mon anniversaire. »

Soudain tout le monde se tut, soudain quelque chose nous avait fendus en deux, soudain l'humour de la remarque, de l'avertissement plutôt, dont je ne sais s'il était prémédité ou s'il s'était mis en place au cours du marmonnement qui l'avait précédé, soudain cette phrase, *Aujourd'hui la Saint-Hubert, demain mon anniversaire*, nous fit souvenir que

nous avons omis de le préparer, cet anniversaire. Et qu'à vrai dire nous l'avions tout simplement oublié.

Nous avons été, je crois, quelques-uns à en rire de bon cœur, d'un cœur bon, autrement dit, nous sommes des gens affables. Ce moment reste, pourtant, comme le plus triste qu'il m'ait été donné de vivre en rapport avec mon père, c'est ce que j'ai dit à M du temps où je vivais avec lui et lui confiais ce genre de chose, qu'il pouvait entendre comme il entendait à l'infini, me semblait-il, mes pensées sans que je les formule et les mots qui me traversaient en hésitant et en silence : un vol de papillon.

Le moment le plus triste, ou au contraire le plus joyeux. Une voix que nul n'écoute, qui demeure solitaire tout en s'accommodant du chœur familial ou, pour le dire autrement, de la rumeur du monde, une voix qui n'émerge de l'indifférence où on la tient que pour faire sourire ou rire, une telle voix est ce qu'il y a de plus tranquille, de plus enviable sur la terre des bavards.

Saint Hubert était un chasseur acharné qui avait tué nombre de cerfs, de biches, de faons sans doute, un de ces barbares comme l'étaient mes cousins qui, lorsque j'étais enfant, avaient

achevé sous mes yeux, à coups de crosse, une corneille qu'ils avaient maladroitement blessée, l'aile cassée par une décharge de plombs. Hubert galopait sur son cheval que l'on représente blanc ou que j'aime à m'imaginer blanc, avec de grands yeux naïfs, ce cheval docile devenu par les excès de son maître un allié de la destruction, ainsi allaient le maître et l'animal au-devant d'autres animaux, qui fuyaient. Les oiseaux, les chevreuils, les renards et les chats auraient pu fuir devant mes cousins s'ils ne s'étaient fondus dans le paysage avec tant d'habileté, longuement tapis, le fusil à la main, ou encore la corde que l'on tire pour abattre un filet sur l'oiseau trompé par quelques graines. Le fil de pêche non plus ne bougeait pas, je ne l'apercevais que lorsque le poisson mordait, je voyais de loin briller et se tordre le poisson tiré de l'eau, éclat d'argent sur l'argent de la rivière, sorti du sombre et du silence pour être jeté comme un mot dans une conversation, un mot rare et palpitant, dont la beauté restée jusque-là secrète se ternit dans la seconde.

Je me souviens aussi des prairies étincelantes de papillons et de la manière dont, les ayant pris au filet, mes cousins leur écrasaient la tête à travers les mailles pour qu'ils ne leur

échappent pas, je me souviens de la manière dont je le fis, une fois.

C'était un papillon très rare, un machaon. J'ignore où il est maintenant. J'ignore où se trouve le petit cadre de métal argenté que ma mère m'acheta pour le disposer, ce machaon dont les antennes avaient disparu tant mes doigts avaient écrasé durement la petite tête, la faisant tomber ainsi que les antennes, disloquant même l'attache des ailes, de sorte que nous avons dû, ma mère et moi, recomposer le machaon au départ de ses ailes, dont l'une s'était même envolée, orpheline, un peu plus loin sur la pelouse, nous laissant un corps démembré ou plutôt désailé. Cette violence fébrile dont par la suite j'ai fait preuve, paraît-il, en amour, détruisant M ou lui me détruisant, comment savoir qui commence, qui répond et d'où vient ce qui en nous poursuit indéfiniment le jeu du tuer et du ressusciter pour tuer ensuite plus cruellement encore, cet acharnement qui m'était venu à capturer la beauté, j'ai nommé le machaon et, à sa suite et dans mon âge adulte, les êtres les plus rares que j'ai, comme M, poursuivis et tués, cette sauvagerie, ce que l'on ne peut nommer que sauvagerie s'agissant d'une femme et même, ici, d'une petite fille, était

due à ma pure fascination unie à mon désir de m'emparer de cette beauté. Sachant que de toute façon le papillon ne passerait pas la nuit, comme tous ses congénères qui naissent le matin et meurent le soir après avoir rempli leur mission reproductrice et butiné les fleurs.

Une vie, un jour. Comment se découpe une vie qui dure un jour? Sans doute s'y trouve-t-il, comme dans toute vie, des moments creux, dans cette journée unique, sans doute le destin – naître un jour ensoleillé ou un jour de pluie – colore-t-il l'existence éphémère du papillon de manière encore plus irrémédiable qu'il ne colore nos vies faites d'un grand nombre de jours, la lumière de l'un corrigeant la tristesse de l'autre et vice versa. Un papillon né un jour gris, que connaît-il du soleil? Le jour du machaon était-il lumineux ou terne ou métissé de bleu et de gris, la cavalerie étincelante des nuages ruinant l'ordonnance du ciel? Je ne m'en souviens plus. Je sais qu'il s'agissait d'un jardin de ville, le jardin de notre maison en France, pas très grand, pas tout petit non plus, clos de murs, entouré d'immeubles, et l'extraordinaire était là : que le machaon fût né dans une ville et plus précisément dans notre jardin, à moins qu'il n'y fût arrivé en survolant les rues, les

voitures, les autobus et les gens, venu d'un autre jardin caché comme le nôtre derrière de hauts murs gris. Qu'il y eût d'autres jardins ou non, c'était à l'époque une question que je ne me posais pas, elle surgit avec l'arrivée du machaon dont la beauté et la taille me semblaient incompatibles avec l'ordonnance sage, vaguement rabougrie, de notre propre jardin, ses deux parterres de pétunias et ses rosiers grimpants sur des treillis en croix. L'arrivée du machaon m'ouvrit à l'idée qu'il existait, dans la ville où nous vivions, d'autres jardins plus grands et plus beaux que le nôtre, et en particulier un jardin merveilleux où était né le machaon et qu'il avait quitté pour venir – pour quelle raison ? – se poser chez nous, sur nos roses et nos pétunias.

Regarder, tenir à distance, pourquoi n'en fus-je pas capable ce jour-là et d'autres jours encore, nombreux, où, par la fébrilité de mon désir ou le sentiment aigu du temps qui passe, je cherchai à m'emparer de la beauté, et plus particulièrement à m'emparer de M, de celui que je nomme M, dont le prénom d'homme commence par M, bien que, selon toute apparence, ce fût lui qui s'empara de moi ? Encore ne fut-ce en rien prémédité, mais comme le chasseur chasse, tue et démembre, ainsi je le

suppose avons-nous été chasseurs, M et moi, chacun poursuivant, abattant, démembrant l'autre et dans ce mouvement se poursuivant, s'anéantissant, se déchirant soi-même.

Hubert, le futur saint, chassait avec acharnement jour après jour, s'enfonçant toujours plus profondément dans les fourrés et les bois. Un jour il distança ses poursuivants, je veux dire ses amis, ses serviteurs, ses porte-gibecière, ses frères d'épée et de lance. Eux aussi étaient rapides, cependant même le plus rapide, son ami de cœur – qui était peut-être une femme, la légende n'en dit rien –, fut désorienté par ses ruses. Hubert ne se contentait pas de la ligne droite, pour autant que l'on puisse parler de ligne droite dans une forêt, plutôt de pistes et de sentiers et de loin en loin une clairière où les cavaliers perdus se retrouvent, non, il obliquait sans cesse, lui, Hubert, le grand chasseur de cerfs, que je ne nommerai pas saint Hubert à ce stade, car c'était avant sa conversion, ni H car je n'ai aucun H dans ma vie, j'ai eu un M, un unique M, les autres, les R, les J, les P, etc., je les tiens pour quantité négligeable, quoique les ayant aimés et capturés eux aussi, et leur ayant écrasé la tête de même, et réciproquement, ma petite tête chaque fois comme un insecte ivre, fatigué de soleil.

Hubert, donc, zigzaguait, il avait dressé son cheval à tourner sur un pied brusquement, à changer de direction à tout propos, c'était devenu un mode de déplacement, si l'on peut nommer déplacement la course du cavalier poursuivant une proie quand même les chiens ont abandonné la partie, qu'il ne reste plus que le cerf et l'homme sur son cheval, le cœur du cerf et celui du cheval prêts à éclater sous la violence de la course et le choc des changements perpétuels de direction, comme mon cœur du temps de M. J'étais cheval ou cerf, alors, ou simplement animal, peut-être n'ai-je été avec lui qu'animal, peut-être ai-je touché par lui ma nature animale, M m'ayant à sa manière, imprévisible, menée par tant de chemins détournés que mon cœur pulsant sans cesse, brassant une incroyable quantité de sang, un flot trop puissant pour mes artères, faillit s'arrêter, se briser, se casser en deux, comme le cœur du cerf forcé jusqu'à la mort.

Mais je ne voulais pas mourir à cause d'un homme, M fût-il, de ceux que j'ai si mal aimés, celui qui ressemblait le plus à mon père, cet érudit solitaire filant obstinément sa pensée dans le brouhaha du monde. Non, ou plutôt oui, j'étais incapable de mourir par amour, fût-il incarné par un être qui, lisant et écrivant

sans relâche, me semblait aussi magnifique que mon père, mourir par amour m'a toujours semblé ridicule. Raison pour laquelle, par un instinct de survie qui n'était peut-être que le pressentiment que l'heure de notre fin, à M et moi, avait sonné ou, au contraire, l'heure du miracle et de l'amour sauvé, je provoquai un jour, ou plutôt un soir, une scène.

Dire que le ciel avait été bleu ce jour-là et la chaleur inhabituelle est un préambule assez banal. Dire que, quelques heures avant la dispute, je me rendis à la rivière avant lui en attendant qu'il me rejoigne après avoir fourni sa dose de travail journalier, en signale le motif sous-jacent. Dire que je souffris, à un moment donné, de la chaleur et que je décidai finalement de me débarrasser de mes vêtements et de me jeter à l'eau, dire que je nageai, heureuse, dans cette eau sombre et fraîche, scrutant la berge d'où inévitablement il surgirait sur son vélo, dire cela ne fait que souligner le caractère apparemment anodin de l'affaire. Tout autre que lui se serait joint à moi sans attendre, me félicitant d'avoir pris les devants, dans cette eau sombre et fraîche nous entourant, nous entourant enfin.

Mais lui, lorsqu'il arriva à toute vitesse, sur son vélo que nous avons choisi ensemble

CAROLINE LAMARCHE

Dans la maison un grand cerf

Un livre autour de la mort du père. Mais aussi de l'amour porté à certains hommes et du refuge que ces aventures poursuivent. Autant de variations sur le thème d'une chasse éternelle. *Cerf, cerf, ouvre-moi, ou le chasseur me tuera...* Comment les disparus orientent-ils nos vies, comment leur répondons-nous ? Sujet intime autant qu'universel, qui aborde la place du père, de la mort dans nos sociétés et la puissance de l'art.

C. L.

nrf



Dans la maison un grand cerf
Caroline Lamarche

Cette édition électronique du livre
Dans la maison un grand cerf de Caroline Lamarche
a été réalisée le 15 février 2017
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072700248 - Numéro d'édition : 309269)
Code Sodis : N85841 - ISBN : 9782072700262
Numéro d'édition : 309271